

Kobé, Fukushima : de la distance à la connivence

Jean-Paul Honoré

Introduction

L'objectif de cette conférence est de proposer un aperçu du discours qui circule dans la presse française contemporaine à propos du Japon, et notamment des stéréotypes relatifs à la socioculture japonaise. Un stéréotype, on le sait, se définit non par la fausseté, mais par la récurrence (lexicale, formulaire ou thématique pour ce qui concerne le discours)¹. Il est fonctionnel à différents niveaux, et la façon dont il convient de l'envisager concerne sans doute moins l'*être* (le rapport au « réel ») que le *faire* (la construction d'un discours vraisemblable, la consommation d'exotisme, la stigmatisation, la production d'images réparatrices par exemple).

Or une séquelle d'événements tragiques s'est produite récemment, à l'occasion de laquelle il a beaucoup été parlé du Japon dans les médias français : il s'agit de la triple catastrophe qui a eu lieu dans le Tohoku le 11 mars 2011 et dans les jours qui ont suivi : un séisme majeur, suivi d'un tsunami gigantesque et d'un accident nucléaire. On s'en doute, les médias français ont abondamment relaté cet épisode à la fois tragique et complexe. L'exposé qui suit portera donc sur la forme discursive des représentations du Japon dans ce cadre événementiel.

Pour cette recherche, j'ai utilisé comme corpus la presse magazine. Il s'agit donc d'une première approche, qui demanderait à être confirmée par le dépouillement d'autres médias : presse quotidienne, journaux télévisés, sites internet notamment. Pour ma part j'ai sélectionné les dossiers qui ont immédiatement suivi cette catastrophe dans les publications suivantes : *Le Nouvel Observateur*, *l'Express*, *Le Point*, *Marianne*, *VSD*, *Paris-Match*, *Le Figaro-Magazine* et *Télérama*². Il s'agit d'une approche inspirée par l'analyse de discours : elle suppose le repérage de contraintes (les stéréotypes opèrent en ce sens) et la détermination d'un site énonciatif auquel se rapporte ce qu'à la suite de Michel Foucault on nomme une *formation discursive*³. Mon objet, en somme, est la *formation discursive* « Japon » dans la presse non savante — et spécialement la presse magazine. Avant d'entrer dans le vif du sujet, je rappellerai rapidement le contenu de deux recherches conduites il y a quelques années, et sur lesquelles je m'appuierai aujourd'hui.

Dans un article intitulé *De la nippophilie à la nippophobie*⁴, j'avais proposé un relevé et une interprétation des stéréotypes de discours et de représentation qui circulaient à propos du

Japon dans la presse française de la fin des années 1980 et du début des années 1990. Cette période charnière a mis en tension une sorte de néo-japonisme euphorique, d'une part, et des représentations hostiles produites par l'impact, sur les médias, des thèses économiques dites *révisionnistes*⁵. J'ai donc relevé les stéréotypes qui m'ont paru les plus saillants à l'époque — désignants, énoncés prédictifs, configurations argumentatives ou thématiques — et dégagé huit catégories, en montrant (comme cela avait déjà été signalé par Jean-René Ladmiral et Edmond Lipiansky à propos de l'Allemagne)⁶ qu'ils étaient dichotomisés, c'est-à-dire susceptibles de s'actualiser sous une forme tantôt négative, tantôt positive, selon le contexte et les visées argumentatives de l'énonciateur. Ainsi, le stéréotype de la *puissance* au Japon s'exprimait alors favorablement sous le jour de l'*énergie* (énergie créatrice, énergie de la production, énergie des arts martiaux irriguant la vitalité économique...), et défavorablement sous le jour de la *violence* (violence militariste, violence des éléments, violence tournée contre soi dans le suicide...) ; le stéréotype de l'*ordre* au Japon s'exprimait favorablement sous le jour de l'*harmonie* (harmonie dans l'entreprise, harmonie sociale, harmonie avec l'ordre naturel...) et défavorablement sous le jour du *conformisme* (ou du fameux *groupisme* japonais) ; le stéréotype qui présentait le Japon comme un pays radicalement mystérieux se déclinait sous le jour de la *spiritualité* (le Zen, la sagesse difficilement accessible à l'occidentale) mais aussi de l'*ésotérisme* et de l'*opacité* de la pensée, de la langue ou des pratiques, etc⁷. Les événements qui se sont déroulés dans le Tohoku invitent à se demander ce que ces représentations figées sont devenues dans une telle circonstance — ou, si l'on veut, quelles sont les traces qu'elles ont laissées dans les contenus de presse que j'examine.

Dans une deuxième étude présentée ici-même, j'avais ensuite évoqué un autre événement tragique, le tremblement de terre de Kobé en 1995, et comparé deux corpus de presse, l'un traitant de ce séisme, et l'autre de celui qui avait eu lieu à San Francisco en 1989⁸. Une opposition thématique se dessinait entre les deux séries de textes : les articles consacrés au séisme de San Francisco exhibaient (quitte à la construire artificiellement) une familiarité, une continuité, une communauté éthique avec l'univers californien, et cette *connivence* était la source d'une empathie morale constamment signifiée par les textes ; en revanche, les articles consacrés au séisme de Kobé exhibaient ou construisaient une étrangeté de la société japonaise, une altérité des comportements et des valeurs, une *distance* par rapport à notre univers moral. Il s'en dégageait un scénario rétributif : la catastrophe était une punition du Japon. Trop confiant en sa puissance économique et financière, saisi par l'*hybris*, il aurait été puni par une force providentielle, la nature, laquelle aurait restauré un ordre des choses présenté comme juste par un discours ethnocentré.

Je voudrais montrer aujourd'hui que, dans le cadre événementiel de la catastrophe du Tohoku, et en dépit de la rémanence des stéréotypes, c'est une autre représentation qui

domine, marquée au contraire par la connivence et l'empathie, et j'essaierai d'analyser les raisons qui aboutissent à ce résultat. Commençons par évoquer les récurrences les plus saillantes et les plus significatives du corpus envisagé.

I Présence des stéréotypes

A. Fréquence du N gentilé

Comme toujours quand il est question de stéréotypage interethnique ou interculturel, ce qui attire l'attention d'emblée, c'est l'utilisation massive du gentilé — dans ce cas précis le désignant *les Japonais*. Le référent peut pourtant en être variable :

La terre tremble. Les Japonais continuent d'attendre que le bonhomme passe au vert avant de traverser. (*FM*, 19 mars)

Les Japonais affichent une fraternité de fer [...] Dans un refuge, ils partagent dans une stricte égalité le peu qu'ils ont pu glaner. (*ibid.*)

S'il y a un peuple au monde qui a la culture du risque, ce sont bien les Japonais. (*ibid.*)

Pour ne rien arranger, les Japonais font savoir aux autres pays qu'ils ont d'autres chats à fouetter que de bavarder avec leurs collègues. (*Mr*, 1^{er} avril)

Dans le premier cas, l'expression s'applique, d'après le contexte, à des habitants de Tokyo ; dans le second, elle s'applique à des sinistrés d'une ville du Tohoku⁹ ; dans le troisième, elle s'applique à l'ensemble de la population japonaise ; et dans le quatrième, au gouvernement japonais, spécialement à l'entourage du Premier ministre dont l'article cité explique que, peu après la catastrophe, il a souhaité interrompre provisoirement les contacts téléphoniques avec ses homologues étrangers.

Le fait que l'on emploie systématiquement le désignant générique dans des cas aussi différents peut s'expliquer par une recherche d'économie dans le discours ; mais l'effet produit par ces saisies holistiques est la mise en relation des comportements contingents avec une culture. Tout procès est renvoyé à la japonité des agents, ce qui tend à ériger celle-ci en principe causal. Le stéréotypage procède ainsi, par généralisations, et cette densité des occurrences du gentilé dans des contextes aussi variables est l'une des marques lexico-discursives d'un discours saturé de clichés interculturels.

Venons-en justement aux stéréotypes, à commencer par celui de la *violence*, déjà évoqué plus haut.

B. Le pays de la violence naturelle

Il est banal de représenter le Japon comme un pays où s'expriment différentes hypostases de la violence, entre autres la violence des éléments. La conjoncture du mois de mars 2011 se prête évidemment à la réactivation de ce stéréotype, sous le jour de la violence naturelle : le Japon, répètent alors les médias, est la terre des séismes, des tsunamis, du volcanisme. Le stéréotype n'est évidemment pas sans rapport avec le réel, mais encore une fois, la question n'est pas celle du réel, mais celle de la façon dont il est médiatisé et des fins auxquelles vise le discours. Par exemple, la presse cite abondamment Claudel (*L'Oiseau noir dans le soleil levant*)¹⁰ et sa description de Tokyo et de Yokohama en ruines, ce qui permet de théâtraliser une continuité tragique, et de faire intervenir le thème du destin — ou si l'on veut de la persécution par une force transcendante et obscure. Au Japon, « tremblement de terre et tsunami viennent s'inscrire dans les destinées » lit-on dans le *Nouvel Observateur*. Les Japonais sont un peuple qui « vit au pied du volcan » titre *Le Point*, dans un « pays précaire » lit-on dans *Marianne*. Pour le sociologue Jean-François Sabouret, dans *Le Point* encore, « le Japon est un pays par gros temps » — métaphore du navire plongé dans une tempête perpétuelle¹¹.

En dérivent des interprétations culturalistes qui, dans des contextes exotisants, tendent à relativiser la souffrance endurée par la population sinistrée, ou japonaise en général :

Le Japon fait preuve d'un sang-froid olympien malgré l'in vraisemblable succession de désastres qu'il encaisse depuis quelques jours. [...] Le sol qui tangué, les vagues qui surgissent de l'horizon pour réduire les villes en petit bois, le feu nucléaire qui tombe du ciel, ils connaissent depuis toujours. (*NO*, 17 mars)

On voit qu'à la dévastation naturelle s'ajoute la représentation d'une autre violence qui marque profondément l'univers japonais tel qu'il est construit : la violence atomique. La presse fait systématiquement le lien entre Fukushima d'une part, Hiroshima et Nagasaki de l'autre. Derrière les événements du Tohoku se profilent les images d'une après-guerre dont le Japon semble ne jamais sortir : il reste marqué du double sceau du bombardement nucléaire, comme s'il s'agissait là encore d'un destin. D'où certains énoncés, tout imprégnés d'une connotation métaphysique :

Aujourd'hui, c'est Hiroshima qui commence à affleurer au bord de lèvres. Oui, Hiroshima, l'atomisation du Japon, la défaite humiliante. Comme une terre de malheur, le Japon d'aujourd'hui semble pris entre Hiroshima et Fukushima, les deux pôles du mal. (*Mr*, 19 mars)

On pense ici aux analyses que Patrick Charaudeau propose du fait divers, dont il montre qu'il a pour but, dans la presse, de suggérer le dérèglement des normes causales, et d'ouvrir « vers l'irrationnel, pour convier le lecteur à saisir cet évènement, du point de vue de sa causalité, dans une fiction marquée au sceau du Surnaturel »¹².

Outre ce linéament fantastique, les textes articulent donc l'épisode de Fukushima à la mémoire de la seconde guerre mondiale, dont ils réactivent les images et les mots. Evocation du « spectre du champignon atomique »¹³, inscription du xénisme *hibakusha*, citation de la déclaration de l'empereur Hiro-Hito sur la nécessité de « supporter l'insupportable », et même comparaison du dénuement des sinistrés à celui des populations écrasées par les bombardements et pour qui « il n'exist[ait] pas de plus grande source de réconfort, de meilleure arme aussi, qu'un chewing-gum [...] offert par un soldat américain dans les premiers jours de l'après-guerre »¹⁴. Pour autant, et à la différence d'autres représentations de la violence inhérente à l'univers japonais, ces représentations figées, schématisantes, exotiques, pathétiques, ne sont pas incriminantes dans les contextes envisagés. Au contraire : le destin n'est pas clairement rétributif, ici, à la différence de ce que l'on trouvait dans les textes relatifs au séisme de Kobé ; et sur le plan axiologique, les textes convergent dans la célébration du comportement des sinistrés, et de l'attitude d'une population présentée comme solidaire et digne.

C. La « dignité » de la population japonaise : une représentation informée a priori ?

A propos des radiations, *Le Figaro magazine* évoque « un ennemi invisible que les Japonais affrontent avec dignité » ; *Télérama* souligne que « l'extrême dignité du peuple japonais a marqué tous les esprits... » ; *Paris-Match* renchérit : « Ils [les Japonais] impressionnent le monde par leur dignité » etc¹⁵. Cette représentation de la dignité passe également par des énoncés privatifs qui indiquent de façon concrète que les sinistrés du Tohoku ou la population de la région de Tokyo savent éviter toute forme de dégradation morale :

Pas un cri, pas un hurlement, pas une plainte hystérique dans les files d'attente [...] Pas un mot. Et ce calme stupéfiant d'une population qui se tient rend le silence encore plus effrayant. (NO, 17 mars)

Le mot *courage* revient également avec insistance : les Japonais, dans ces circonstances, « ont démontré qu'en matière de courage, ils étaient au sommet de l'échelle de Richter »¹⁶; la citation et l'anecdote suivantes illustrent le même propos :

“Les Japonais sont le peuple dont le seuil de panique est le plus élevé au monde”,

estime Robert Dujarric, professeur à l'Université Temple de Tokyo. Coincé pendant seize heures dans le Shinkansen, lors du séisme, l'universitaire n'a pas vu un seul conciliabule entre les passagers prisonniers. "Tout le monde était silencieux, et ils ont laissé le train aussi propre qu'au départ. Imaginez la même situation en France !" (*Pt*, 17 mars)

Représentations idéales. La réalité, compte tenu des circonstances épouvantables, est plus complexe et plus contrastée que ne l'indiquent ces énoncés où l'on détecte une caractéristique du stéréotypage : la généralisation d'un trait supposément différentiel. Et de façon plus épisodique, les textes (ou les photographies, comme celle d'une jeune femme pleurant, assise parmi les ruines de la ville de Natori)¹⁷ donnent accès à la réalité de la peur, de la souffrance, de la colère ainsi qu'au spectacle de leur manifestation psychologique et physique.

On fera donc l'hypothèse que si la représentation du courage, de la dignité, du sang-froid « olympien » de la population japonaise est aussi dominante, cela ne s'explique pas seulement par ce qui est vu, mais aussi par ce qui est construit a priori et dirige le regard. En d'autres termes, la notion de dignité participe d'un champ plus vaste, auquel le stéréotype de l'*honneur* donne son unité. Selon cette croyance les Japonais, de par leurs traditions culturelles (le *bushido* notamment), ont intégré un code moral qui les prédispose à résister à la peur et à ne pas manifester ouvertement leur souffrance¹⁸. La persistance, dans la vulgate de presse, de ce stéréotype de l'*honneur* pourrait avoir donné un relief singulier au thème de la dignité dans le malheur, si souvent développé dans les textes qui nous parlent de la catastrophe en question. Or cette représentation non fondamentalement fausse, sans doute, mais obsessionnelle de la dignité n'est pas sans poser problème à certains observateurs ; car à surdimensionner ce thème, on néglige d'autres explications du comportement observé, et on réduit un autre aspect de la conjoncture : la souffrance déchirante des populations. D'où, à l'occasion d'interviews, les correctifs de commentateurs extérieurs au monde de la presse. Une spécialiste de la littérature japonaise, Cécile Sakai :

Ici ou là, on a vanté le sang-froid japonais, la maîtrise de soi, le calme. On a sans doute oublié la sidération. (*NO*, 17 mars)

ou encore le sociologue déjà cité, Jean-François Sabouret, qui interrogé sur les racines culturelles de cette « dignité » de la population du Tohoku, réfute le terme *stoïcisme* pour proposer une représentation moins naïvement héroïque et qui se veut plus attentive à la réalité humaine :

Une telle culture est impossible à cerner de façon rapide et on aurait tort de croire en un prétendu « stoïcisme » d'une société perçue comme vaguement « crypto-militaire » : les Japonais souffrent et pleurent quand ils découvrent le corps d'un proche, n'en doutez pas ! (*FM*, 19 mars)

Pondérations qui, sans nier les comportements courageux décrits par la presse, réduisent la portée explicative du stéréotype et invitent à une approche plus fine du réel.

Un mot pour finir sur ce même thème : qu'en est-il dans le corpus examiné des emprunts *samouraï* et *kamikaze*, si souvent rencontrés dans la presse des années 1980-1990 ? Ils sont présents, mais d'emploi circonscrit. On décrit par exemple comme des *samourais politiques* les membres du gouvernement japonais qui, au moment précis du séisme, n'ont pas couru se mettre à l'abri¹⁹. Mais ces occurrences semblent rares, peut-être en raison de l'ambiguïté de l'image du samouraï qui a beaucoup servi, en contexte économique, à produire des représentations martiales ou menaçantes, lesquelles ne sont pas visées ici. Le terme *kamikaze* semble plus fréquent, mais sa localisation thématique reste étroite : il concerne spécifiquement les techniciens qui, dans les premières heures de l'accident nucléaire, se dévouent pour le limiter. Un magazine évoque ainsi les « 180 kamikaze atomiques » qui interviennent sur un réacteur et « se comportent en héros »²⁰, tandis qu'un autre (citant d'ailleurs un technicien japonais) risque dans un titre cette interprétation culturaliste :

Peut-être parce qu'ils sont les héritiers de la tradition kamikaze [...] ils sont allés au cœur de l'enfer. (*PM*, 31 mars)

L'axiologie est constamment favorable, ce qui vaut d'être remarqué : le cliché du kamikaze, dans d'autres contextes, est péjoratif en général et sert à expliciter un lien étroit entre la culture japonaise et un comportement suicidaire irrationnel ou fanatique. Si le lien avec le thème du suicide persiste ici, il est placé en contexte héroïque et le récit sert plutôt à ériger les comportements en exemple qu'à signifier de l'altérité.

Venons-en maintenant à un autre thème, qui se situe dans le prolongement étroit de celui de la dignité : celui du maintien de l'ordre social.

D. De la cohésion à la fraternité

Le stéréotype de l'*ordre* est l'un des plus sollicités par la vulgate de presse pour décrire la socioculture japonaise. Au point que les comportements moraux sont, dans certains contextes,

plus volontiers rapportés à des réflexes disciplinaires qu'à des choix éthiques réfléchis et librement effectués. On parle alors du *groupisme* ou du *conformisme* japonais. Voici par exemple ce qu'on pouvait lire dans *l'Express* du 15 novembre 1990 :

Le conformisme de la société nippone est la seule chance de survie pour un peuple privé des garde-fous qu'assure dans d'autres pays la croyance en des principes moraux ou rationnels.

Ce préjugé avait très fortement orienté les descriptions proposées dans la presse lors du séisme de Kobé. Selon certains articles, c'est en effet sous l'emprise d'une discipline collective, d'allure vaguement militaire, et non en conséquence d'un mouvement moral ou sentimental, que la population japonaise avait fini par porter secours aux sinistrés du Kansai. Il avait fallu une dizaine de jours avant que cette représentation ne soit corrigée, et laisse la place à des articles décrivant une entraide citoyenne, c'est-à-dire spontanée, bénévole, sentimentale et massive — comparable à celle dont nous avaient, au contraire, parlé d'emblée les textes qui relataient en 1989 les suites du séisme de San Francisco. Qu'en est-il, en 2011, dans le cas des événements du Tohoku ?

Le thème de la discipline collective est exhibé, comme on pouvait s'y attendre. On évoque par exemple « cette population disciplinée qui fait traditionnellement confiance aux autorités »²¹. Une proposition de même nature est contenue dans cette question que pose un journaliste à Jean-François Sabouret :

Leur calme relève-t-il en partie de la discipline collective ? Piquer une crise de nerfs pendant un séisme, est-ce « socialement incorrect » ? (*FM*, 19 mars).

où l'on retrouve le cliché culturaliste du comportement conditionné par la pression communautaire plutôt que par les qualités morales d'un sujet au plein sens du terme²². Et on ne manque pas de repérer ici ou là les clichés relatifs au *sourire*, à la *politesse*, aux *courbettes*, signes d'une cohésion sociale qui résiste aux circonstances, et d'une persistance dans son être de ce Japon que caractériserait une sociabilité spécifique, marquée par une emprise radicale du groupe sur l'individu :

Les journalistes étrangers ont remarqué, éberlués, l'autodiscipline des rescapés. Pâles, un peu hagards, ils faisaient pourtant sagement la queue devant les camions de secours sans se bousculer, sans s'énervier ni resquiller, faisant assaut de courbettes et de

formules de politesse. (NO, 17 mars)

Quelques observations supplémentaires permettent cependant de découvrir des éléments qui viennent pondérer, ici ou là, cette représentation stéréotypée. D'abord, si l'on trouve les vocables *collectif*, *discipline*, *autodiscipline* et *esprit de groupe*, on ne trouve pas le mot *groupisme* lui-même — en tout cas dans ce corpus limité. Le vocabulaire a changé : on parle aussi beaucoup, en 2011, d'*union sacrée*, de *fraternité*, de *solidarité* et de *participation citoyenne à la vie*²³. Au fond, la presse de 2011 nous parle des victimes du Tohoku non pas à la façon dont la presse de 1995 en avait d'abord parlé à propos de Kobé, mais plutôt à la façon de la presse de 1989 à propos de San Francisco : nous sommes moins dans l'exhibition d'une étrange altérité morale de la société japonaise, et bien plus dans la présentation d'une communauté des valeurs et des comportements, ce qui construit de l'empathie. En d'autres termes, nous sommes passés de la distance à la connivence.

Que devient dans ces conditions le thème, souvent essentialiste, de la *culture japonaise*, et que deviennent les stéréotypes qu'il colporte ?

E. Le *fatalisme* oriental et l'*âme japonaise* : des clichés en question

À un niveau superficiel, on retrouve la circulation de désignants exotisants, comme *Pays du Soleil-levant*, *Pays des dieux*, ainsi que des clichés d'ambiance : « dragon nucléaire » auprès duquel doivent vivre les Japonais, « mikado de conteneurs » aperçu dans un port ravagé, « palais nimbé de mystère » où réside l'empereur...²⁴. Au-delà de ces apports conventionnels et pittoresques, les textes évoquent fréquemment, avec une ambition théorique, la place du confucianisme, du bouddhisme et du shintoïsme dans la culture japonaise. Il s'agit de proposer au lectorat une explication culturelle des personnalités et des comportements mis en scène, et notamment de la « dignité » évoquée plus haut, parfois interprétée sous le jour de la « résignation » ou du « fatalisme » :

N'y a-t-il vraiment pas d'autre explication, spirituelle ou culturelle, à tant de dignité — ou tant de fatalisme — face au malheur ? (FM, 19 mars)

Le sens esthétique du Japonais reste imperturbable. Le fatalisme aussi, car au fond, "on n'y peut rien" : "*Shikata ga nai*", dit-on en japonais et, aujourd'hui encore, la formule de toujours tombe, péremptoire. (Mr, 19 mars)

Le mot *fatalisme* dispose d'une longue généalogie dans l'histoire des représentations interculturelles relatives à l'Orient (d'abord le Moyen-Orient et le Maghreb, puis l'Extrême-

Orient), et a longtemps servi à stigmatiser une culture de la soumission (à une volonté transcendante ou à l'ordre des choses) par opposition à une culture de la volonté, prométhéenne, créatrice, censée être la culture occidentale. Cette *étymologie sociale*, pour reprendre une expression du linguiste Maurice Tournier, résonne encore dans ces emplois en contexte japonais. Le « fatalisme japonais » est une variante du cliché péjoratif du « fatalisme oriental ».

Le thème de l'impermanence, associé par les textes tant au bouddhisme qu'au shintoïsme, est lui aussi abondamment représenté. Par exemple, avec le cliché de la catastrophe qui revient périodiquement tout détruire ; ou celui du sanctuaire que l'on ne cesse de rebâtir. Ce qui permet aux locuteurs d'affirmer que le peuple japonais a élaboré une conscience spécifique de la précarité de toute chose, et par là permet encore une fois de théoriser sur l'ordre social et sur la solidité morale maintenus dans cette conjoncture épouvantable :

On peut tout perdre demain, et le destin de l'homme est de l'accepter. C'est un pays habitué à refaire le geste, à reconstruire, à rebâtir. Si nous sommes une civilisation de la pierre, le Japon est une civilisation du bois. Le plus important sanctuaire shinto, celui d'Izumo, a été construit en bois, et les Japonais le reconstruisent tous les vingt (*sic*) ans. (*Pt*, 17 mars 2011)²⁵

Ces analyses sont doxiques, et d'ailleurs abondées par la japonologie. Elles n'en sont pas moins problématiques, car le format du média oblige à sélectionner et hiérarchiser l'information en fonction des priorités de représentation, à la présenter de façon simplifiée, concentrée et schématique, ce que permettent justement les stéréotypes. On glisse ainsi par métaphore d'une analyse de la culture à une évocation de l'âme, substance inatteignable et lieu commun des figurations d'une altérité essentielle : « Le bouddhisme et une nature hostile ont façonné l'âme japonaise »²⁶.

On voit alors, marginalement, se nouer des débats dans les magazines, ce qui aboutit ici ou là à des représentations plus fragmentées. Ainsi, Jean-François Sabouret récuse la notion de fatalisme et propose la formule *fatalisme actif*, que son caractère paradoxal éloigne du stéréotype, tout en révélant la pauvreté du champ onomasiologique dans ce domaine²⁷. L'écrivain Philippe Forest, dans *Le Point*, conteste quant à lui la notion d'*âme japonaise* : d'abord en raison de sa résonance chrétienne qui, nous situant du côté de l'ineffable, évoque une essence mystérieuse, donc une altérité ; ensuite parce que parmi les propriétés constitutives de cette « âme » figurent aussi un *stoïcisme*, un *fatalisme* portés à un point d'exception, ce qui suggère au bout du compte que la population japonaise est prédisposée par sa culture à ressentir avec moins de souffrance que d'autres les malheurs qui l'accablent :

Invoker l'existence d'une éventuelle "âme japonaise" pour rendre compte de l'admirable attitude des victimes ne va pas [...] sans un certain malaise. Car, même si elle s'exprime sous des formes spécifiques qu'expliquent un peu l'histoire [...] et la culture [...] la souffrance n'est pas moindre pour celui — fût-il japonais — qui assiste à un désastre auprès duquel le pire n'est rien, et où tout ce qui faisait sa vie lui est soudainement ôté. Les différences culturelles n'existent que sur le fond de l'universalité de l'expérience humaine. (*Pt*, 24 mars)

Par ces pondérations, la représentation de l'altérité s'amenuise, et s'il n'est pas sûr que ces interventions polémiques ébranlent profondément les représentations dominantes, nous sommes tout de même localement conduits — par l'intermédiaire de cette presse magazine elle-même — à la construction d'une continuité, d'une connivence entre la culture de l'observateur et celle de l'observé. La question que l'on peut se poser devient désormais : quels sont, dans le contexte d'énonciation, les éléments qui ont changé au point de rendre possible en 2011 cette connivence, laquelle aurait semblé plus hétérodoxe il y a près de vingt ans, dans le cas du séisme de Kobé ?

II Changement de contexte et infléchissement des représentations

A. Diversification des témoignages

Le premier élément que l'on peut faire ressortir est technique et concerne le média lui-même : il s'agit de la diversification et du rééquilibrage des sources auxquelles sont attribués les segments de discours rapporté. Dans l'étude déjà citée concernant le séisme de Kobé, j'avais pu observer que les citations émanaient de deux grandes sources : soit les médias japonais, soit des étrangers de passage (résidents ou touristes français en général). Les locuteurs japonais sollicités sur la scène de la catastrophe étaient plus faiblement représentés.

Il en va différemment en 2011 : les locuteurs japonais dont on rapporte les paroles sont, en proportion, plus nombreux. Ils sont identifiés : ils ont des noms, des prénoms, des histoires. Le paysage de la catastrophe se peuple ainsi de figures qui appellent l'empathie : Ryoichi, le médecin dévoué qui fait partie des « aristocrates du cœur révélés par le cataclysme » ; Noriko, l'institutrice qui a convaincu les sinistrés « de tout partager », et son petit garçon, Daïgo ; Katsuya, qui a dû fuir en abandonnant tous ses biens ; Tomoko, qui vit à Tokyo et ne sait où se réfugier ; Hiroki, le « kamikaze de Fukushima » etc²⁸. On passe ainsi d'une représentation dans l'ensemble massive et impersonnelle à une représentation plus individualisée et, comme cela avait été le cas pour le séisme de Kobé, les textes dégagent de la conjoncture les gestes édifiants, les exemples héroïques²⁹.

B. Evolution des relations économiques

Un second facteur important pourrait être l'évolution de l'image que l'on se fait en France du Japon en tant que puissance économique et financière. En 1995, les descriptions se développaient encore sous l'ombre portée des thèmes révisionnistes, et les médias présentaient en général le Japon comme une puissance conquérante, hostile et profondément étrangère³⁰. Ce temps-là est passé. Le recyclage économique du vieux stéréotype du Péril jaune n'est plus d'actualité dans le cas du Japon. La presse et l'opinion ont intégré que ce pays est à son tour atteint par la crise et qu'il subit un sort relativement identique à celui de nombreuses puissances occidentales, dont la France. L'heure n'est plus à une représentation de la rivalité, de la menace ou de l'altérité, mais plutôt à celle de traits communs : chômage, endettement, marasme politique. Depuis plusieurs années d'ailleurs, le thème du péril jaune économique s'est trouvé un autre champ d'application : la Chine³¹.

C. Similarités des équipements et des technostructures

Enfin, si une connivence se crée en 2011 avec la société japonaise et ouvre la porte à des représentations empathiques, c'est parce que les médias examinés font une large part au thème de la similitude dans les choix industriels, dans la gestion des entreprises concernées et dans leurs conséquences pour les populations. La catastrophe de Fukushima renvoie avec force à ce constat : cela aurait pu *nous* arriver, cela *nous* arrivera peut-être. Les sociétés occidentales ont effectué les mêmes choix en matière d'énergie, d'équipement, de gestion : elles ont commis les mêmes imprudences. Le constat est particulièrement insistant en ce qui concerne la France, dont toute la presse rappelle à cette occasion que près de quatre-vingts pour cent de son énergie électrique est d'origine nucléaire, et qu'elle a construit des centrales en bord de mer ou dans des zones sismiques.

Un débat très vif se noue alors dans les colonnes des magazines entre partisans et adversaires du nucléaire, les uns expliquant qu'un tel accident serait impossible dans les centrales françaises, les autres s'appuyant sur les images doxiques de la modernité japonaise, de l'excellence technique japonaise, de la discipline et du respect des procédures au Japon pour conclure que si un tel accident s'est produit à Fukushima, il peut se produire dans n'importe laquelle des centrales de l'hexagone :

“Les Japonais sont carrés, disciplinés, souligne [un agriculteur du Tricastin]. Si la situation leur a échappé, on ne sera pas meilleurs qu'eux”. (*Exp*, 23 mars)

Cette analogie établie entre les équipements industriels est prolongée par les descriptions que les magazines proposent de l'opérateur japonais Tepco, et notamment de sa

communication, jugée opaque. Un stéréotype culturaliste était là, qui tendait pour ainsi dire les bras aux commentateurs : l'ésotérisme, la communication ambiguë ou incomplète inhérente à la langue et à la culture locales ; il est bel et bien présent : on le trouve formulé dans un article intitulé « Tepco. L'omerta à la japonaise », où l'on parle des « racines culturelles » de cette communication défaillante. Mais cette interprétation culturaliste reste circonscrite : je n'en ai trouvé qu'une seule occurrence. Cela s'explique par le fait que le mode de communication de Tepco est très vite mis en parallèle avec celui de la société qui exploite le parc nucléaire français, EDF³². Les silences ou les falsifications de Tepco renvoient au mode de communication de l'opérateur français, présenté lui aussi comme parcellaire ou mensonger. Plusieurs articles dressent ce parallèle à propos d'incidents qui se sont produits dans les centrales du Blayais, de Saint-Laurent-des-Eaux, du Tricastin. Témoin cet encart :

La tradition d'occultation reprochée à Tepco, l'exploitant privé de la centrale de Fukushima, n'épargne pas EDF et Areva, auteurs d'une longue série de cachotteries. (*Tr*, 26 mars)

La comparaison sur ce thème (renforcée par des rapprochements avec les accidents de Three Mile Island et de Tchernobyl) *déculturalise* le phénomène évoqué, et invite au contraire à s'interroger sur des similitudes de fonctionnement entre les différents univers techniques, économiques et sociaux.

Les dossiers des magazines sont donc systématiquement divisés en deux parties à peu près égales : d'une part, la catastrophe du Tohoku, sous ses différents aspects ; d'autre part, ce qu'il convient de faire en France, à présent, en ce qui concerne l'énergie nucléaire. C'est le thème de la « leçon » qui doit être tirée des événements. Et, nous disent les éditorialistes, celle-ci ne vaut pas seulement pour la France, mais concerne toute l'humanité :

Impossible de conserver une foi aveugle dans la technologie salvatrice [...] Le mythe nucléaire s'effondre, entraînant l'humanité entière dans une ère incertaine. (*Tr*, 26 mars)

C'est ici qu'une cooccurrence remarquable apparaît, celle du mots *Japon(ais)* avec le mot *humanité* et le pronom *nous* pris dans un sens générique :

Cette catastrophe est une épreuve de vérité pour la démocratie et l'économie japonaises, toutes deux malades. Mais cette tragédie trop humaine nous pose très directement trois questions : sommes nous informés ? Sommes-nous préparés ? Sommes-nous protégés ? (*L'Exp*, 23 mars)³³

Témoin encore l'éditorial intitulé *Prométhée à Fukushima*³⁴, où le mythe grec s'applique au Japon et incorpore ce pays à une méditation sur le rapport problématique de l'humanité tout entière à la technique.

Conclusion

Le tremblement de terre du 11 mars 2011, le tsunami et l'accident nucléaire qui l'ont suivi forment-ils un événement susceptible de modifier l'image que les Français se font de la société japonaise ? L'avenir le dira.

Ce que l'on peut affirmer pour l'instant, c'est que cet épisode n'est pas décrit — ce serait d'ailleurs étonnant — indépendamment d'un certain nombre de clichés qui lui préexistent et qui sont mobilisés pour donner du sens à l'univers référentiel : forces naturelles agissant comme un destin, fermeté des caractères, dévouement de l'individu à la collectivité, conditionnement des comportements par une longue tradition philosophique et spirituelle, etc. Ces éléments saillants d'une formation discursive spécifique sont bien présents, avec les clichés lexicaux ou formulaires qui les accompagnent en général. Ce qui mérite d'être remarqué néanmoins, ce sont les procédures descriptives et les modalités à peu près constamment porteuses de positivité. On pourrait dire que si les stéréotypes sont reproduits, c'est ici, très majoritairement, dans leur version nippophile. D'où la contestation de certains d'entre eux lorsqu'ils relèvent d'un vocabulaire entaché, justement, de négativité — cas du mot *fatalisme*, récusé, ou du mot *groupisme*, tout à fait absent de scénarios exhibant néanmoins ce que *Marianne* décrit par les vocables moins marquée *conformisme* et *esprit de groupe*³⁵.

Mais le plus remarquable est sans doute ce *nous* générique, empathique, et cette représentation d'une continuité des comportements et des valeurs, qui est de l'ordre de ce que j'appelle la *connivence*. Les stéréotypes nippophiles ne sont certes pas étrangers à la représentation de l'altérité — c'est justement ce qui peut rendre ambiguë l'exaltation de la tradition culturelle japonaise. Mais ici, cette altérité est pondérée, voire dominée par la mise en scène d'une exemplarité — celle de la catastrophe, celle aussi des psychologies — ainsi que par l'exhibition d'une similitude de l'organisation industrielle, et par l'expression d'un enjeu collectif, d'un défi imposé à l'humanité dans son ensemble.

On pense alors aux analyses de Muzafer Sherif³⁶, pionnier de la psychologie sociale, sur les stéréotypes qui naissent des rivalités intergroupes, et tendent à se résoudre lorsque ces groupes rivaux doivent se donner un but « supra-ordonné » ou, pour le dire plus trivialement, affronter en commun une épreuve à caractère vital. Ce que *Le Point* (24 mars), reprenant une formule historique, exprime de la façon suivante :

Nous sommes tous des Japonais, non seulement par la solidarité qui doit aller à un peuple au courage admirable, mais aussi par les enseignements universels qu'appellent les catastrophes en chaîne qui le frappent.

Notes

- 1) Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan, 1997, pp. 36-39. Se reporter à ce volume pour les distinctions entre stéréotype, cliché, préjugé... non opératoires dans le cadre de cette étude.
- 2) Titres désormais abrégés ainsi : *NO, Exp, Pt, Mr, VSD, PM, FM, Tr*, et suivis du quantième et du mois. L'année de publication est 2011, sauf mention contraire.
- 3) Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1992 [1969], pp. 44 et suivantes. Prétendre saisir une formation discursive impose de s'interroger sur la cohérence énonciative de cette circulation d'énoncés. Bien qu'il existe dans un corpus de presse, formellement, plusieurs énonciateurs — et bien que l'on détecte en certaines circonstances des inflexions entre eux — on peut postuler une cohérence d'ensemble des sources choisies. On le fait sur la base de propriétés que présente cette forme d'énonciation, telle qu'elle a été décrite, par exemple, dans le livre de Patrick Charaudeau intitulé *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social* (Paris, Nathan, 1997). Tout média relevant de la presse généraliste, en effet, propose une information, de l'émotion à consommer, une explication du monde ; il est soumis aux mêmes contraintes techniques (comment collecter l'information), économiques (comment attirer et retenir le lectorat), génériques (selon quels principes rubriquer, titrer, argumenter, introduire, conclure, etc.). Cet ensemble de traits communs dessine une forme d'homogénéité du discours, permet d'en expliquer ou d'en prédire certaines propriétés (par exemple la place du pathétique, du mythique, de l'anecdotique ou le rapport problématique au réel...) et, sur la base d'un thème donné, autorise à traiter un segment de la presse écrite comme l'énonciateur collectif d'une *formation discursive* et des stéréotypes qu'elle contient.
- 4) Jean-Paul Honoré, « De la nippophilie à la nippophobie : les stéréotypes versatiles dans la vulgate de presse (1980-1993) », *Mots - les Langages du Politique* (Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, décembre 1994, pp. 9-55).
- 5) Dominique Nora, *L'Etreinte du samourai*, Paris, Calmann-Lévy, 1991. Selon l'auteur, le mot aurait fait son apparition dans les milieux patronaux et financiers américains à la fin des années 1980 (« Rethinking Japan », *Business week*, 7 août 1989), pour définir une nouvelle attitude économique vis-à-vis du Japon. Le révisionnisme recommandait une protection étroite des marchés occidentaux, au motif de différences culturelles et politiques trop profondes pour que ce pays puisse concevoir un authentique partenariat avec l'Europe et les Etats-Unis : un échange bilatéral de type libéral, forcément asymétrique, constituait donc selon cette thèse un danger pour l'Occident.
- 6) Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1991, chap. 9.

- 7) Autres stéréotypes relevés : *Rigueur* (honneur – aliénation), *Pragmatisme* (souplesse – duplicité), *Raffinement* (esthétique – mièvrerie), *Passé* (tradition – archaïsme), *Modernité* (innovation – déculturation). L'une des conclusions dégagées de cette étude était que ce que l'on peut appeler la *vulgate de presse* manipule un système de représentations doxiques relativement simple et puissant ; celui-ci, à la façon des lieux de discours, permet de fournir en toute vraisemblance argumentative des explications parfois contradictoires, tout en reportant ces contradictions, lorsqu'elles sont constatées, sur l'objet de l'observation — d'où le stéréotype du *paradoxe* inhérent à la socioculture japonaise.
- 8) Jean-Paul Honoré, « Du préjugé au mythe. Les 'leçons' du séisme de Kobé ». *Des Mots en liberté. Mélanges offerts à Maurice Tournier*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS éditions, 1998, t. 2, pp. 377-388.
- 9) Yuriage.
- 10) Gallimard, 1929.
- 11) *NO*, 17 mars ; *Pt*, 17 mars ; *Mr*, 19 mars.
- 12) *Langage et discours. Eléments de sémiolinguistique (théorie et pratique)*, Paris, Hachette, 1994, p. 117).
- 13) *PM*, 17 mars.
- 14) *FM*, 19 mars.
- 15) *FM*, 19 mars ; *Tr*, 26 mars ; *PM*, 17 mars. Une étude textométrique permettrait à coup sûr de confirmer que le mot *dignité* est l'un des plus employés — voire le plus employé — des lexèmes inscrits dans le corpus examiné.
- 16) *FM*, 19 mars.
- 17) Voir par exemple la couverture de *VSD*, le 17 mars.
- 18) Exprimé parfois par le cliché de la « face » (non relevé dans le corpus). C'est aussi le vieux thème de la « samouraïsation » du Japon : « "Durs comme le roc, délicats comme la fleur de cerisier" : tels sont ces gens que j'ai appris à aimer » déclarait l'ambassadeur de France au *Figaro-Magazine*, le 7 avril 1990. Dans *Le Nouvel Observateur*, à propos du courage des sinistrés, Jean-François Sabouret cite en exemple le proverbe japonais selon lequel « Les guêpes piquent les visages qui pleurent ». Dans l'archéologie de cette représentation, on peut penser au stéréotype de la *résistance au mal* des populations asiatiques, qui a beaucoup servi pendant la période coloniale.
- 19) *NO*, 17 mars.
- 20) *Pt*, 24 mars.
- 21) *Pt*, 24 mars.
- 22) Ce déficit de subjectivité est également postulé par l'hebdomadaire *Marianne* (19 mars) dans les termes suivants : « il convient de faire contre mauvaise fortune bon cœur. D'où le sourire social qui signifie que le sujet s'efface et se fond dans sa communauté pour répondre à l'urgence du moment sans maugrérer. D'où un conformisme qui freine la remise en question des pouvoirs. L'esprit de groupe permet de ne pas craquer trop vite. »
- 23) Respectivement : *VSD*, 24 mars ; *FM*, 19 mars ; *TR*, 26 mars. On ne trouve pas non plus dans notre corpus cette double fracture que la presse de 1995 avait abondamment phantasmée : d'une part entre les superstructures administratives et politiques et les sinistrés de Kobé, alors décrits comme abandonnés à leur sort ; d'autre part entre les

- individus eux-mêmes, au sein d'un univers déshumanisé (égoïsme du reste du Japon, crispation des sauveteurs sur de prétendus horaires de travail).
- 24) *Pt*, 17 mars ; *PM*, 17 mars ; *Pt*, 24 mars.
- 25) Citation extraite d'une interview de Jean-François Sabouret. Le thème de la précarité semble avoir incité le locuteur à surestimer le rythme des reconstructions du sanctuaire.
- 26) *Pt*, 17 mars 2011.
- 27) *FM*, 19 mars. De façon caractéristique, l'adjectif disparaît néanmoins dans le titre : « Les Japonais sont fatalistes par nécessité ».
- 28) *FM*, 19 mars ; *Exp*, 13 avril ; *Pt*, 24 mars ; *PM*, 7 avril.
- 29) L'une des explications — à vérifier — de ce phénomène pourrait être la présence plus rapide sur les lieux de journalistes ou de correspondants dont certains sont compétents dans la langue japonaise, ou intégrés à cette société : Masako, l'une des « héroïnes » mises en scène dans un scénario cornélien (va-t-elle choisir sa famille française ou ses compatriotes), n'est autre que l'épouse du correspondant de l'un des magazines.
- 30) Quelques gros titres de l'époque : « Comment les Japonais veulent nous manger » (couverture du *Nouvel Observateur*, 7 octobre, 1988) ; « Japon, le pays qui fait peur » (couverture du *Point*, 18 décembre 1989) ; « Comment le Japon nous envahit » (couverture de *L'Express*, 20 juin 1991) ; etc.
- 31) De façon significative, à la veille de la catastrophe du Tohoku, le *Nouvel Observateur* ouvre ses colonnes à un débat sur le livre que vient de publier Erik Izraelewicz, le directeur du *Monde*, et qui est intitulé « L'Arrogance chinoise » — dans le droit fil de la notion d'« arrogance » japonaise qui avait fait débat vingt ans plus tôt : « Aux Etats-Unis, le "Japan bashing" ("to bash": taper) est devenu un sport national, surtout en période électorale. En France, les âmes vertueuses dénoncent la prétendue "arrogance japonaise" comme, autrefois, l'"impérialisme américain". » *Les Cahiers de l'Express*, n° 19, janvier 1993, p. 104.
- 32) Cf. *Pt*, 24 mars. Le même numéro évoque dans un autre article « deux incidents graves survenus dans cette [Saint-Laurent-des-Eaux] centrale, et l'omerta qui a suivi ».
- 33) Même idée dans *Marianne*, 19 mars : « Les électriciens le juraient : en cas d'accident, jamais l'enclume de confinement ne serait franchie ; jamais, donc, on ne verrait un "nuage de Tchernobyl" s'élever dans nos cieux. » (*Mr*, 19 mars ; je souligne).
- 34) *Pt*, 24 mars.
- 35) *Mr*, 19 mars.
- 36) *Des tensions intergroupes aux conflits internationaux*, Paris, ESF, 1971 (pour la trad. fr.).